

ISABELLE LAFON

Cavalières

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé le 5 mars 2024 au Théâtre national
de la Colline, à Paris.*

Conception et mise en scène : Isabelle Lafon
De et avec : Sarah Brannens, Karyll Elgrichi, Johanna Korthals Altes,
Isabelle Lafon
Costumes : Isabelle Flosi
Lumières : Laurent Schneegans
Collaboration artistique : Vassili Schémann
Assistanat à la mise en scène : Jézabel d'Alexis

Production : Les Merveilleuses (Paris)
Coproduction : La Colline, Théâtre national

Ce texte a été publié avec le soutien du
Centre national du livre

© 2026, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-800-1

Préambule

On est toujours seule face à l'écriture et pourtant *Cavalières* en a décidé autrement. Nous avons habité l'écriture à quatre.

Lorsque j'ai posé les premiers mouvements de l'histoire, je savais que j'interpréterais Denise, une femme entraîneuse de chevaux de course, tutrice légale de Madeleine, petite fille singulière (dite handicapée). Je savais que Denise allait passer une annonce afin de trouver trois femmes susceptibles de cohabiter avec elle. J'en savais aussi les conditions « drastiques » : premièrement, avoir un rapport au cheval ; deuxièmement, n'apporter aucun meuble ; et troisièmement, s'occuper de Madeleine. Le reste... je ne le savais pas, nous allions le découvrir ensemble.

La tentative (geste) de Denise pour faire famille différemment autour de Madeleine avec des femmes si singulières, si impétueuses, si dissemblables, a guidé notre façon de répéter et d'écrire. À partir de là, nous nous sommes installées à quatre dans cette histoire. *Cavalières* a été écrit avec la collaboration de Karyll, Johanna, Sarah. Et pour reprendre les mots de Johanna (qui est plus qu'une collaboratrice) : « Nora, Saskia, Jeanne et Denise sont nées dans une responsabilité, et surtout une irresponsabilité partagée, qui nous unissait. »

Cavalières nous sommes et cavalières nous restons !

*Pour moi commun veut dire tout ce qui
n'est ni l'un, ni l'autre. C'est « comme un »
mais ce n'est ni l'un, ni l'autre. Tout ce qui
peut avoir lieu hors de l'un et de l'autre.*

Fernand DELIGNY

PERSONNAGES

DENISE.
SASKIA.
NORA.
JEANNE.

C'est le moment

Dans le noir, on entend Cântec de leagăn, la chanson de Maria Tănase.

Les quatre comédiennes entrent ensemble par l'ouverture au centre, en fond de scène, entre les rideaux noirs. Elles s'avancent dans un contre-jour de lumière pour venir se placer de face à l'avant-scène.

DENISE. – C'est le moment où on écoute ensemble, toutes les quatre, la chanteuse Maria Tănase. Et c'est le moment où je me dis que je n'ai pas peur de la sentimentalité, pas du tout, et que je n'ai pas peur d'une forme de sincérité. Et au moment où je me dis ça, je sais très bien que ce n'est pas parce qu'on a vécu quelque chose que cela a un intérêt quelconque, pas du tout.

Et cependant, si sincérité il y a, c'est incontournable de dire qu'avant d'être dans le milieu où je suis actuellement, j'avais un autre métier, un autre métier que celui que je fais maintenant. J'ai longtemps travaillé sur le champ de courses, comme entraîneur de chevaux de course, avec des trotteurs – ce sont des chevaux qui courent au trot. Non, non, je sais ! Ne vous dites pas : Ah, le milieu du champ de courses, quelle horreur ! Milieu libéral, milieu d'argent ! Ah, les chevaux de course, les pauvres chevaux de course ! Maltraitance animale ! Ne vous

dites pas ça. Et au moment où je vous dis ça, je sais que j'ai toujours une propension à rajouter une petite phrase sèche, désagréable. Mais je n'ai pas peur d'être antipathique. Ça ne me dérange pas du tout. Et le comble, ça serait que vous me trouviez sympathique. Donc, je vous demande de ne pas me trouver sympathique.

Et là, c'est le moment où j'ai 14 ans, je quitte l'école très vite. (La maîtresse d'ailleurs disait de moi : « Elle est antipathique, mais l'été, quand elle n'est pas là, elle manque. ») Je quitte l'école très vite parce que la seule chose que je désire quand on me demande ce que je veux faire, c'est être avec les chevaux, près des chevaux. Donc je quitte l'école avec mon brevet en poche et, comme je faisais partie d'un milieu qui ne pouvait pas me payer des leçons d'équitation – et à ce moment-là je n'ai absolument pas l'obligation de vous raconter les difficultés de mon milieu, absolument pas, je ne suis pas obligée de tout vous dire ou de vous donner des détails sur ma famille, mes difficultés, etc., et elles non plus, elles n'ont aucune obligation de tout raconter, que ce soit clair ! –, donc je trouve une écurie qui m'embauche comme palefrenière. À l'époque déjà, beaucoup de garçons. C'est un milieu rude. En échange, je peux monter une fois par semaine. Les journées, si je me souviens bien, c'est 6 h 30-22 h 00. C'est très difficile physiquement, il faut balayer la cour, faire les box, pailler, s'occuper des chevaux, les sortir, ramasser le crottin, pour une somme dérisoire. Mais je suis près des chevaux, à côté des chevaux. Le soir, je reste avec eux, donc je n'arrive pas à me décourager. On me traite soit d'intello, parce que j'ai un petit livre des sœurs Brontë dans ma poche que je

n'ai pas le temps de lire, soit de mal baisée parce que j'ai un sale caractère, heureusement, car ça me permet de tenir et de me sauver des blagues que font ces garçons. Quelques années plus tard, je fais la rencontre d'un vieil entraîneur de trotteurs qui m'engage dans son écurie. (Je tombe en amour pour ces chevaux de course, leur gentillesse, leur courage.) Il a un savoir infini et la première chose qu'il me dira en me regardant avec ses yeux bleu-gris : « Observe inlassablement. » Je comprendrai cette phrase des années plus tard. Il fait de moi son premier garçon, le mot n'existe pas pour les filles, c'est-à-dire que je m'occupe des écuries, je gère les écuries. Ensuite, je deviens garçon de voyage, le mot n'existe toujours pas pour les filles. Je m'occupe du déplacement des chevaux aux courses, du camion, de l'arrivée au box, de la préparation du cheval... Puis, un jour, une jument s'emballe, je propose de m'en occuper, et je commence à entraîner un cheval, deux chevaux. Je passe ma licence, je deviens moi-même entraîneure de trotteurs. J'entraîne à peu près onze chevaux de trois propriétaires.

Quand tu montes à cheval, tu prends des bûches, tu as le corps cassé, tu t'occupes plus du corps du cheval que de ton propre corps...

SASKIA. – Oui.

DENISE. – C'est le moment où il y a du brouillard. Brouillard, brouillard, brouillard, avec juste quelques branches d'arbres qui surgissent. On ne peut pas faire la carte du brouillard. Et là, c'est un moment auquel je tiens beaucoup : fin de journée, j'ai froid, je suis devant les écuries, une tasse de thé à mes pieds, je

roule une cigarette. Seul moment de calme que j'ai en fin de journée, je suis seule à côté des chevaux.

SASKIA, *avec un fort accent danois*. – Excuse-moi de te déranger dans ce moment de calme, de suspens, de t'interrompre, Denise, même si cela fait complètement partie de la vie, le dérangement, l'interruption, le chamboulement... J'aurais dû t'écrire une lettre pour t'annoncer ma venue, au lieu de quoi j'ai écrit une longue lettre d'amour d'avance au cas où je tomberais amoureuse. Mais là non plus c'est pas du tout le bon moment de faire ça. C'est terrible ça de ne jamais trouver le bon moment...

(*Au public.*) Avec Denise, on est de vieilles amies ou plutôt des amies vieilles. C'est étonnant comment en français, si on place un adjectif avant ou après le mot, la phrase n'a plus le même sens. Alors on est de vieilles amies vieilles.

On s'est toujours beaucoup écrit avec Denise, d'abord parce que j'habite le Danemark et, à l'époque, j'insiste pas mais on est vieilles, à l'époque c'est très cher de s'appeler au téléphone, chaque minute de plus, chaque mot de plus c'est des centimes de plus sur la facture. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On décide de s'écrire. Et pas seulement pour des raisons économiques, pas du tout, mais on se dit que si on cesse de s'écrire alors on est perdues. Alors on s'écrivait, on s'écrivait à tout sujet. Écrire, pour moi, c'est comme monter à cheval. Monter à cheval, c'est comme écrire. C'est penser droit devant, calme, et en même temps laisser apparaître toute l'impétuosité dont le cheval est capable. Et chercher l'équilibre entre ce que veut l'animal et ce qu'on veut soi. On

veut, on veut, on veut tant de choses, mais qu'est-ce qu'on veut ?

(*À Denise.*) C'est tellement beau, Denise, quand tu parles au début avec cette sincérité, cette tangente entre l'antipathie et la sympathie. Et ça me fait beaucoup penser à comment on travaille au début avec le cheval, parce que ça ne va pas de soi de grimper sur le dos du cheval. Non, c'est pas naturel, c'est pas culturel, c'est nature-culturel, c'est culture-naturel. Alors au début, on marche à côté du cheval, au pas, épaule contre épaule, il s'arrête et on lui parle, à la longe ou pas de longe, tout doucement. On apprend à se connaître, on trouve un langage commun, on cherche une relation, une respiration et on commence à raconter l'histoire ensemble.

Et là, quand je dis « histoire », je me rends compte de cette propension que j'ai à arriver au mauvais moment de l'histoire. C'est terrible ça, cette faculté... J'arrive du Danemark très fatiguée, je ne peux pas encore l'expliquer parce que précisément, contre toute apparence, je ne suis pas en état de parler très consciemment de ce qui m'est arrivé brutalement au Danemark. Il m'est arrivé une bûche !

Elle pleure.

(*Au public.*) Je suis ingénieure, ingénieure spécialisée dans le ciment, je travaille pour un grand producteur de ciment et je suis cavalière de cœur. J'ai eu un problème, une petite apoplexie au travail, un trou pendant une conférence sur le process de clinkérisation que je commence à expliquer. Tout à coup, je n'ai plus pu parler, j'ai eu un trou, on a plein de